

L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE SELON THUCYDIDE

Depuis que l'on parle de Thucydide – et Thucydide n'est pas un auteur peu étudié! – on finit toujours par citer le chapitre sur la méthode, ou, comme on dit, le « programme » de I, 22. Et il est bien curieux que l'on n'ait jamais pu se mettre franchement d'accord à son sujet : le fait qu'un savant allemand, Grosskinsky, ait consacré tout un livre au commentaire de cette courte page¹ témoigne assez des difficultés que l'on rencontre. L'une d'entre elles porte sur la phrase de la fin, relative au but de l'historien ; c'est celle qui dit : « Mais si l'on veut voir clair dans les événements passés et dans ceux qui, à l'avenir, en raison du caractère humain qui est le leur, présenteront des similitudes ou des analogies (τῶν μελλόντων ποτὲ αὖθις κατὰ τὸ ἀνθρώπινον τοιοῦτων καὶ παραπλησίων ἔσεσθαι), qu'alors on juge l'œuvre utile et cela suffira » (ὠφέλιμα κρίνειν αὐτὰ ἀρκούντως ἔξει). L'interprétation de ce texte (souvent discuté, parfois même corrigé) oscille entre deux extrêmes : d'un côté, mettant l'accent sur les idées de répétition et d'utilité, on tend à voir dans l'œuvre de Thucydide un recueil d'enseignements s'appliquant à tous les temps, passés, présents ou futurs, et permettant de ce fait aux hommes d'État une action plus efficace ; de l'autre, mettant l'accent sur l'idée de connaissance historique, on considère les applications comme seulement occasionnelles et on nie que l'histoire de Thucydide puisse valoir pour d'autres temps que la guerre du Péloponnèse ni comporter aucune orientation pratique.

Après un tel début, même sans rien connaître à Thucydide, n'importe qui comprendrait qu'il y a sans doute des éléments de vérité dans les deux interprétations – et aussi qu'il est vain, après tant d'autres, de vouloir essayer un nouveau dosage, attendu qu'il doit bien y avoir là quelque difficulté majeure. Aussi n'aurais-je pas proposé un tel sujet de réflexion si mon intention n'était précisément d'essayer de cerner les raisons de cette difficulté, en voyant ce qui, dans l'œuvre, peut bien donner lieu à cette contestation.

Et d'abord, à titre préliminaire, il faudrait mettre à part deux idées, qui, en réalité, ne trouvent nullement place dans le « programme » de Thucydide : ce

1. *Das Programm des Thukydides*, Berlin, Junker und Dünhaupt, 1936.

sont celles d'une prévision de l'avenir et d'une utilité pratique. Thucydide ne mentionne ni l'une ni l'autre. Il parle bien d'utilité – mais d'une utilité dans le domaine de la seule connaissance ; il parle bien d'événements « à venir » – mais qu'il s'agit seulement de comprendre une fois qu'ils seront révolus. La distinction est parfaitement claire ; rien ne permet de l'ignorer : comme l'a écrit A. W. Gomme, « *it should not be necessary to explain it* ». Il est vrai, toutefois, qu'il ajoute : « *it should not be necessary... but it is* ». On s'y est donc trompé ; et l'on peut se demander pourquoi.

La raison est, je crois, imputable à l'œuvre elle-même. Non pas à ce que Thucydide dit, mais aux directions qu'il suggère, à l'exemple qu'il donne, aux habitudes qu'il entretient. En effet, non seulement son œuvre se présente comme une perpétuelle exaltation de l'intelligence, mais elle offre le spectacle continu de l'intelligence atteignant, par l'art de prévoir, à l'efficacité pratique. La présentation qu'il fait des personnages ne laisse à cet égard aucun doute. On ose à peine parler de portraits. Et si le Xénophon de l'*Anabase*, avec ses grandes analyses sur Cléarque, Proxène ou Ménon, annonce non seulement les biographes mais presque toute l'histoire ultérieure – à commencer par Polybe, qui ne manque pas d'exposer les *ιδιότητες* de ses principaux héros –, Thucydide, lui, s'en tient à quelques mots, fixant un unique trait dominant. Il ne fait que deux exceptions célèbres : elles portent sur Thémistocle et Périclès ; ou plutôt elles portent sur la même vertu qui se retrouve, justement, chez l'un et l'autre, et qui est leur faculté de prévoir.

Chez l'un, elle est rapide et innée ; Thucydide en donne une longue description, pleine de contrastes, de nuances, de synonymes ; γνώμων et εικαστής, κρίναι et αὐτοσχεδιάζειν, tous ces mots décrivent l'intelligence, dont il répète le nom (ξυνετός, ξυνέσει) et ils aboutissent à l'art de prévoir : προέωρα μάλιστα. Chez l'autre, elle est sans doute plus pondérée, plus systématique ; Thucydide est moins occupé de la décrire que d'en démontrer l'existence, mais sa démonstration est encadrée par des termes également révélateurs : προγούς, πρόνοια, προέγγω. Sans doute, dans le cas de Périclès, cette faculté de prévoir n'est plus seule en cause : Thucydide ne manque pas de rappeler l'indépendance que lui valaient son prestige personnel et son évidente incorruptibilité. Cependant le rôle même de ces qualités se définit, en somme, par rapport à l'intelligence : elles permettent à Périclès de l'exercer librement en vue du bien public, tandis que les défauts de ses successeurs entraveront la leur. Ainsi les passions ou les vertus interviennent pour ou contre l'intelligence, lui font barrage ou l'imposent ; elle seule mérite toute l'attention, car elle seule intervient avec efficacité, sous la forme de la faculté de prévoir.

Aussi bien le récit ne montre-t-il guère les chefs que dans l'exercice de cette faculté. Si l'*Anabase* est seule, parmi les premières œuvres historiques, à contenir de véritables portraits, les *Helléniques*, tout comme l'histoire d'Hérodote, groupent du moins des traits multiples, à partir desquels on pourrait recomposer un caractère. Chez Thucydide, au contraire, l'intervention des chefs se

traduit, à l'exclusion de toute anecdote, par leur rôle politique, celui-ci s'exprimant ou se justifiant en des discours qui sont tous et toujours des essais de prévision. Qu'il s'agisse d'une guerre ou d'une bataille, le thème principal est toujours le même : on l'emportera si l'on écoute l'orateur. « Pour bien des raisons, nous devons l'emporter », disent les Corinthiens au seuil de la guerre (I, 121, 2). « Nous ne serons pas les moins forts », rétorque Périclès (I, 141, 2). Inversement, des revers attendent quiconque n'écouterait pas l'orateur : « Si nous ne devons pas tous ensemble... nous défendre contre eux, ils n'auront, dans notre isolement, aucune peine à nous réduire », disent les mêmes Corinthiens (I, 122, 2 ; cf. 120, 2). « Si vous leur cédez, vous rencontrerez aussitôt une nouvelle exigence plus considérable », rétorque Périclès (I, 140, 5).

Et il faut qu'ils le prouvent ! Ainsi les discours deviennent-ils de véritables modèles de prévision. Par tous leurs procédés, ils enseignent le moyen d'y parvenir. Pour commencer, ce n'est qu'une analyse clairvoyante des données, où se laissent reconnaître des éléments, favorables ou défavorables, qu'il suffit de dénombrer ; ainsi les Corinthiens, disant : « Nous avons l'avantage du nombre et de l'expérience militaire » (I, 121, 2). Puis, on reconnaît, parmi ces éléments, des causes dont l'action peut être déterminée ; ainsi Périclès, disant : « Car c'est une chose considérable que la maîtrise de la mer : réfléchissez plutôt... » (I, 143, 4) En particulier, on établit, à partir de ces éléments, des vraisemblances psychologiques (« Si vous cédez, ils penseront que vous avez eu peur », « Il n'est pas un de ces étrangers qui pourrait accepter de se faire exiler... »). Le principe est donc toujours de déceler des causes dont l'action puisse s'exercer dans l'avenir. Comme le dit Périclès, à II, 60, 1 : « je m'attendais à ces symptômes de votre colère, car j'en perçois les causes » ; *αἰσθάνομαι τὰς αἰτίας* (le mouvement de pensée ainsi exprimé est même si thucydidéen qu'en fait personne ne songe à adopter la traduction, pourtant fort naturelle : « car je perçois vos accusations » !). Enfin, comme c'est dans le domaine de la généralité que se fonde la prévision, chaque élément de fait sert volontiers de point de départ à une généralisation, qui confère à cette prévision plus de poids. Ainsi, pour en revenir au premier discours de Périclès, quand il définit les Péloponnésiens comme des *ἀντιπολιτικοί*, il ajoute aussitôt : « et les gens de cette sorte, καὶ οἱ τοιοῦτοι » (toute une analyse théorique) ; ou encore, un peu plus loin, quand il les montre peu organisés : « ayant tous un égal droit de vote sans être de même race, ils n'auront chacun à cœur que leur point de vue personnel : car il résulte ordinairement de là, φιλεῖ... » (toute une autre analyse théorique). On est alors tout près de cette référence au général qui fait fleurir les sentences à la fin de chaque développement.

Déjà, par eux-mêmes, ces modèles de raisonnement excitent l'admiration et peuvent éveiller chez le lecteur une sorte d'émulation. Mais leur fascination s'accroît encore beaucoup du fait qu'ils se voient confirmés. Le récit, en effet, vérifie les prévisions. Les termes qu'il emploie sont tels qu'ils viennent ratifier – soit totalement soit partiellement – le raisonnement d'un orateur ou celui

de son adversaire. Ils indiquent qui a eu raison, en quoi, pourquoi. Le bon calcul et le mauvais, l'adresse et la faute deviennent ainsi clairement lisibles, sans que Thucydide ait à intervenir en son nom personnel : c'est ce que nous avons essayé de montrer à propos des récits de batailles.

Pour Périclès seul, la justesse des prévisions, on l'a vu, a besoin de preuves : mais c'est que cette justesse se trouve plus ou moins dissimulée par l'existence d'un échec. Non pas l'échec personnel – et provisoire – constitué par les difficultés auxquelles se heurte l'homme d'État. Celui-là, au contraire, avait été prévu dès le premier discours ; et sa vraisemblance avait été rendue plus évidente, d'abord par les commentaires d'Archidamos, ensuite par les détails du récit – soit que celui-ci se réfère directement à cette vraisemblance (ainsi II, 21, 2 : ὡς εἰκός – ὁ οὐπω ἐσπόμεσαν), soit qu'en éliminant les détails et en établissant une progression rigoureuse, il fasse apparaître dans tout son relief l'opposition entre l'ὄργη du peuple et la γνώμη de Périclès – le tout aboutissant à la fameuse déclaration : « Je m'attendais à ces symptômes de votre colère... »

L'échec trompeur n'est donc pas celui-là, mais un autre, plus grave et apparemment moins attendu : l'échec même de la guerre. Évidemment, on peut dire qu'il était prévu lui aussi, dans la mesure où Périclès mettait ses concitoyens en garde contre leurs propres erreurs. Mais Thucydide ne pouvait donner beaucoup d'ampleur à cet avertissement et le rapprochement auquel il invitait son lecteur s'étendait ici sur vingt-sept ans de guerre : il y avait de quoi s'y tromper et l'erreur était grave. Aussi Thucydide n'a-t-il pas voulu laisser le lecteur seul juge : il a formulé, dégagé le changement de politique ; il a dénoncé les fautes commises. Et il a même fait plus : il a retourné l'argument ; à ses yeux, étant donné ce changement de politique, la date tardive de l'échec est devenue une confirmation de la justesse des prévisions !

Ainsi Périclès, malgré l'échec, avait bien prévu ; et Cléon, lui, malgré son succès de Pylos, avait mal prévu : Thucydide doit également préciser que ce succès fut immérité. Mais le soin même qu'il apporte dans l'un et l'autre cas, pour mettre son lecteur en garde contre une erreur possible, prouve assez avec quelle confiance il le renvoie, partout ailleurs, au critérium des faits.

Ainsi tout le récit s'organise en une suite serrée, où la prévision devance la narration, où le plan ordonne à l'avance l'action. Non seulement prévoir et pourvoir apparaissent comme possibles, mais deviennent la seule vraie forme d'activité humaine.

Cela est même si vrai que, par une conséquence paradoxale, Thucydide est ainsi amené à négliger d'autres aspects de l'action, qui pourtant relèvent eux aussi de l'intelligence. Ce sont ceux où elle s'exerce de façon plutôt technique, et comme indépendamment d'une situation donnée. Ainsi ceux que retient Xénophon, quand il insiste si volontiers sur la façon dont un général a su entraîner ses troupes, leur donner le sens de la discipline, la connaissance du métier, etc. Ou encore ceux que retient Polybe, dans cette étonnante série de règles, qu'il donne au livre IX, et où il est question des doubles signaux, du

calcul des heures, de la longueur des échelles, etc. Il est rare que Thucydide s'arrête à un détail de ce genre. Il ne le fait que s'il s'agit d'une ruse, ou au contraire d'une maladresse, qui intervienne de façon précise dans la suite même des événements et y constitue comme une péripétie. Autrement, ce récit n'admet pas d'interruption, et l'intelligence a pour unique tâche de répondre à une situation donnée par un plan concerté ; elle doit γῶναι. Ce mot si cher à Thucydide (il emploie le verbe 131 fois et 174 fois le substantif γῶμη) est bien caractéristique : selon un rapprochement de notions fréquemment remarqué² et cher à la pensée grecque, il plonge ses racines dans le domaine de la compréhension pour s'épanouir en décision et en volonté.

Par conséquent, quand Thucydide, dans son « programme », parle de faciliter une connaissance sûre (τὸ σαφὲς σκοπεῖν), il n'est pas étonnant que certains lecteurs de son œuvre aient cédé à la tentation de voir dans cette connaissance sûre le point de départ possible d'une prévision juste et efficace. C'est dans son œuvre que l'on passe normalement de τὸ σαφὲς σκοπεῖν à γῶναι ; c'est elle qui suggère que la compréhension d'une situation historique s'accompagne toujours d'une leçon, d'un conseil – et, à défaut d'une action, de ce sentiment que l'historien dut éprouver si souvent – le regret de ne pas agir.

Par le modèle qu'elle propose comme par la théorie qu'elle implique, l'histoire de Thucydide semble ainsi un encouragement à ceux qui veulent soumettre l'avenir à leur discernement ; et l'on comprend – même si l'auteur ne se proposait pas ce but – qu'elle ait paru à Hobbes une lecture appropriée pour ceux qu'il appelle (dans une phrase citée par Gomme) les « *Noble Men and such as may come to have the managing of great and weighty actions* ».

On le comprend d'autant mieux que, d'une certaine façon tout au moins, Thucydide entend bien franchir les limites du temps – puisqu'il déclare, de façon cette fois fort explicite, qu'il espère fournir une aide pour la compréhension d'événements autres que la guerre du Péloponnèse. Il tend à une certaine forme de généralité ; or, de la généralité à la prévision, il n'y a qu'un pas. Pour en finir avec cette première tentation – celle de chercher dans son œuvre une prévision de l'avenir – il importe donc maintenant de définir exactement la portée de cette aspiration au général, qui, elle, est clairement avouée.

2. Cf. H. Patzer, *Das Problem der Geschichtsschreibung des Thukydides und die thukydideische Frage*, Berlin, Junker und Dünnhaupt, 1937, p. 44-53.